

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 15

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

attendaient des éclats de trompe, les amis d'Amrhein avaient eu un terrible mouvement d'inquiétude. Pour se rendre compte des événements, le garde forestier osa ramper le long du sapin servant de support, et ainsi, la tête en bas, les pieds en l'air, le corps plus qu'à moitié penché sur le précipice, il avait sans doute, à cause du vertige qui le saisit à ce moment, vu Amrhein aux prises avec les vieux aigles. D'où la descente en hâte.

Il fallut à nouveau réunir toute la troupe et s'entendre au sujet des signaux. Il fut décidé, cette fois, que Karl Hess, qui n'était pas sensible au vertige, se glisserait comme le garde forestier jusqu'à l'extrémité du sapin et, de ce périlleux observatoire, surveillerait le dénicheur et commanderait la manœuvre.

Ainsi organisée, la seconde ascension réussit parfaitement. Amrhein, qui avait eu, au passage, le temps de reconnaître les lieux, avait demandé à être arrêté à cinq ou six mètres au-dessous de l'aire. A cet endroit, il se trouvait suspendu seulement à trois mètres d'une proéminence du roc. D'en bas, en guidant le chasseur par la corde, Wirth fit gagner un mètre. C'était suffisant. Amrhein enfoua son piolet dans la pierre et se tira jusque contre la paroi. De là, s'aidant des moindres aspérités, le dénicheur put grimper jusqu'au nid.

Les aiglons se laissèrent prendre assez facilement. Amrhein attribua cette condescendance à leur état de faiblesse. Ils étaient, en effet, privés de nourriture depuis plus de dix jours et, quoique l'aigle soit connu pour les longs jeûnes qu'il peut supporter, ils manquaient d'énergie. Ahuris de recevoir cet hôte inattendu, ils battirent des ailes et tendirent le bec. Le chasseur les empoigna vivement par le cou et les enferma dans le sac d'équipement fixé sur sa poitrine.

L'aire était construite de branches croisées et de mousse; elle mesurait environ 1 m. 60 de largeur sur 1 m. 30 de long et 0 m. 70 de hauteur. Deux squelettes de marmottes, des vertèbres et la tête d'un jeune chamois, différents os et plumes de perdrix de neige et de coqs de bruyère, attestaient la voracité des aigles.

Après avoir pris cent précautions avant de s'abandonner dans le vide afin, en se laissant glisser du rocher, de ne pas donner une trop forte secousse à la corde et d'éviter des oscillations trop prononcées, Amrhein fut redescendu dans la plaine.

Un des aiglons pesait déjà six kilos.

La seconde ascension avait duré plus d'une heure. Telle fut cette chasse qui restera mémorable dans la vallée d'Engelberg. Depuis, l'aigle mère a été tuée, à coups de fusil, également par Wilhelm Amrhein; elle mesurait, les ailes déployées, 2 m. 50 d'envergure. LOUIS FOREST.

Avril. — Le temps incertain et froid de ces derniers jours, ne fait-il pas songer au vieux dicton, toujours vrai?

En avril,
Ne te découvre pas d'un fil.

Toujours du nouveau. — La maison *Corbas et Cie*, dont les cartes postales illustrées sont très goûtées, vient d'en publier quatre nouvelles. Le succès de ces cartes est assuré, puisque les sujets en sont tirés de la pièce de M. Morax: *La nuit des quatre temps*. Les éditeurs ont choisi la scène principale de chacun des quatre actes. — En vente dans tous les magasins de papeterie et de librairie.

Histoire du Canton de Vaud de M. P. Maillefer, professeur (P. Payot et Cie, libraires-éditeurs). — Deux fascicules de cet intéressant ouvrage ont été déjà publiés. Mieux que tout autre réclame, ces deux seules livraisons permettent de juger de l'importance de l'ouvrage de M. Maillefer et du soin éclairé qui préside à sa préparation. Abondance et exactitude de renseignements, clarté de style, impartialité des considérations personnelles de l'auteur, tout est à louer dans cette publication. Ajoutons que de très nombreuses illustrations complètent fort judicieusement le texte et que l'exécution typographique, œuvre de l'imprimerie Viret-Genton, est irréprochable. — L'ouvrage paraît en dix livraisons mensuelles à **0.70 centimes**, prix de souscription, soit **fr. 7** le tout. *Si tôt la souscription close*, le prix de l'ouvrage, en librairie, sera porté à **fr. 10**.

Après l'examen.



— J'ai eu un prix de moins que l'année dernière.
— Et l'année dernière, combien en as-tu eu?
— Un.

Boutades.

A l'hôpital:
Le docteur fait sa visite.
— Eh bien, Barbey, comment ça va-t-il ce matin?
— Très bien, M. le docteur, très bien; j'ai un appétit de cheval.
Le docteur se tournant vers l'infirmier et souriant: « Une bonne ration de foin à Barbey. »

Le malade, à l'infirmier: « Ajoutez une portion d'avoine, M. le docteur me fera bien l'honneur de dîner avec moi. »

Notes d'un vieux garçon. — Les femmes qui sont laides ne le savent pas assez; celles qui sont belles le savent trop.

Une belle femme sans esprit est comme une page de calligraphie dans laquelle il y a des fautes d'orthographe.

Certaines jeunes veuves portent le plus coquettement qu'elles peuvent leurs sombres vêtements de deuil et sortent le plus souvent possible. S'appliquent-elles autant à pleurer leur défunt mari qu'à montrer qu'elles n'en ont plus?

Madame, à table, présente, à l'un de ses convives, une assiette de biscuits: « Monsieur, vous plairait-il, un biscuit? »

Le petit Jules, qui se tient, très sérieux, au bout de la table: « J'aimerais bien qu'on me demande si je veux un biscuit. »

Les maisons qui bordent les Escaliers-du-Marché, à Lausanne, ont, grâce à leur orientation, le rare privilège de jouir du soleil durant toute la journée. Jusqu'à midi, c'est la face orientale que caressent les rayons de l'astre du jour et, de midi au soir, c'est la face occidentale.

Un propriétaire de ce quartier, qui avait un appartement à louer, fit insérer dans les journaux, une annonce ainsi conçue.

Escaliers-du-marché, N°... appartement à louer, 2^{me} étage. Soleil levant toute la journée.

En 1798, les Russes passent en Suisse. A Echallens, devant la fontaine, Suzette s'écrie:
— Dis moi, Fanchette, qu'est-ce que c'est que ça pour des sordas?

— Ça, répond l'autre, c'est des cosaques.
— D'ousqu'ils viennent alors?
— Eh, pardienne, de la Cosakie!

Un jeune élégant, à qui la « panne » tient fidèle compagnie, est en délicatesse avec son tailleur. Celui-ci refuse énergiquement de lui livrer, à crédit, un costume neuf.

— Pas de costume neuf! déclare-t-il énergiquement. Mais si vous avez des réparations à faire?...

Alors, le jeune homme tirant vivement un bouton de sa poche:

— Soit! recousez-moi donc un veston à ceci!

On nous écrit:

« Au mois de janvier, appelé à séjourner quelques jours dans une petite ville du canton, je pris gîte dans un des rares hôtels de la localité.

» Le premier soir, le patron, en personne, me conduisit dans la chambre qu'il m'avait destinée et, après avoir complaisamment allumé la bougie, me tint le petit boniment que voici, en me montrant le lavabo:

« — Il n'y a pas d'eau dans la cafée et dans le pot de cuvette, parce qu'il gèle très fort dans la chambre et que ces récipients pourraient sauter. »

A l'école du dimanche:

— Et toi, ma petite Marguerite, peux-tu me dire combien il y a d'évangiles?

— Cinq, répond l'enfant: Mathieu, Marc, Luc, Jean et Selon.

Kursaal. — Mercredi soir a eu lieu la soirée de gala, à l'occasion des adieux de Bertin. Salle comble naturellement et du « meilleur monde », ce qui prouve une fois de plus que le théâtre de Bel-Air répond à tous les désirs. Cette semaine, attractions nouvelles et toutes des plus intéressantes.

Recette.

Le vinaigre aux quatre voleurs. — Une lectrice du *Conteur vaudois* nous a demandé, il y a plus d'une année, la recette du vinaigre dit des quatre voleurs. (D'où vient qu'on le nomme ainsi?) Nous avons fini par la retrouver dans des papiers du XVIII^e siècle. La voici:

« Prenez de la menthe, de la sauge, de la rhue des jardins, de la lavande, de l'absinthe, du romarin, de chaque une poignée; trois livres de vinaigre fort. Mettez tout cela dans un vase de verre bien bouché, et après l'avoir tenu en infusion au bain-marie pendant vingt-quatre heures, faites-le bouillir pendant une heure; quand le mélange sera refroidi, coulez avec une forte expression, ajoutez-y une demi-once de camphre, et conservez-le dans un vase de verre bien bouché, pour vous en servir dans l'occasion. »

Ce vinaigre-là ne vaudrait rien pour la salade au « rampon », à cause du camphre. Aussi bien s'en servait-on autrefois comme désinfectant. On recommandait aux personnes qui avaient été en contact avec des malades atteints d'affections contagieuses, de s'en laver souvent les tempes, le nez et les narines et de s'en rincer aussi la bouche.

Livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Les confessions d'un médecin de nos jours, par M. Reader. — Trop riche. Nouvelle, par Emile Couvreur. — Le combat dans la guerre moderne, par Abel Veuglaire. — Un poète hindou. Behramji Malabari, par Ernest Tissot. — La voix du sang. Roman, par M. Sciobéret (Quatrième partie.) — A la conquête de l'air, par C. Bühner. (Seconde et dernière partie.) — La France d'hier. Une tentative de restauration monarchique, 1871-1873, par Alphonse Bertrand. (Seconde et dernière partie.) — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, américaine, suisse et scientifique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.